

A man in 19th-century attire, including a light-colored long-sleeved shirt with a dark bow tie, dark trousers, and suspenders, is walking on a railway track. The background is a bright blue sky with white clouds. The image has a blue tint on the right side.

**GUILLAUME
LE TOUZE**

**MOI
EN PLUS
BEAU**

ROMAN

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

COMME TU AS CHANGÉ, éditions de l'Olivier, 1992.

COMME TON PÈRE (prix Renaudot), éditions de l'Olivier, 1994 ; Points n° 130.

ÉTONNE-MOI, éditions de l'Olivier, 1997 ; Points n° 448.

DIS-MOI QUELQUE CHOSE, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 494.

TU RÊVES ENCORE, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 668.

ATTRACTION, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1433.

LA MORT DU TAXIDERMISTE, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1835.

Photographie de couverture :
Buster Keaton dans *Le Mécano de la Générale*, 1926

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16940-4

GUILLAUME LE TOUZE

Moi en plus beau

ACTES SUD

His soul swooned slowly as he heard the snow falling faintly through the universe and faintly falling, like the descent of their last end, upon all the living and the dead.*

JAMES JOYCE,
Dubliners (chapitre 15, *The Dead*), 1914.

* Son âme se pâmait lentement tandis qu'il entendait la neige tomber, évanescence, à travers tout l'univers, et, telle la descente de leur fin dernière, évanescence, tomber sur tous les vivants et les morts.

(Traduction de Jacques Aubert,
Gallimard, 1974.)

À la mémoire de Béatrice Roser, 1936-2015.

UN PAS DE CÔTÉ

Xavier eut brusquement la certitude que, ce jour-là, il ne trouverait pas ce qu'il cherchait. Ce sentiment de défaite avait pointé quelques minutes auparavant, et il n'avait pas besoin de regarder sa montre pour savoir que la nuit tomberait dans deux heures environ. C'était l'instant charnière où sa volonté méticuleuse, son acharnement cédaient le pas à la résignation. L'inclinaison des courbes du relief, l'ombre des végétaux, la légère opacité encore bleutée du ciel, tout lui indiquait qu'il était trop tard, qu'il avait échoué.

Mais c'est lorsque son pied buta contre un obstacle que Xavier comprit. Il trébucha et bascula sur le sol capitonné d'une jeune herbe enracinée sans grande conviction dans un humus encore meuble. Au sol, il se retourna pour adresser un signe au ciel et vite, se remit debout pour sortir ses outils de son sac. Le piochon filait droit le long du rail que dissimulait une fine couche de végétation. En creusant davantage, il tomba sur une traverse, des éléments du ballast et plus loin, le deuxième rail enterré sous une épaisseur beaucoup plus importante, il se trouvait enfin face à ce qu'il était venu chercher. Il leva les yeux et comprit que le talus, autrefois en

surplomb des voies, s'était peu à peu soulagé de la surcharge de terre et de cailloux qui l'encombraient. Plus loin, s'il laissait courir son regard à l'horizontale, il pouvait presque distinguer la ligne de fuite d'un terrassement. Pourtant, en suivant l'azimut calculé à l'ancienne avec sa boussole, ultime recours à la fin d'une journée décevante, rien dans l'inclinaison continue du sol n'indiquait qu'il fallait chercher de ce côté, et l'implantation de la végétation ne permettait pas de deviner la ligne d'excavation sous la crête. Pourquoi le tracé avait-il brusquement coupé les courbes de niveau ?

La lumière diminuait et il était trop tard pour faire tous les relevés. Xavier planta quelques piquets sur la zone et les relia entre eux par du ruban de balisage. Pour rejoindre le sentier qui lui permettrait d'atteindre la route, il lui fallait traverser des prairies. La lumière devenait parcimonieuse. Il devait se trouver à un peu moins de mille mètres d'altitude, la fraîcheur et l'humidité de la nuit commençaient à couler le long du relief. D'un pas sûr, il attaqua la descente, traversant ce qui serait son territoire pendant quelques jours. Une fois arrivé en sous-bois, il sortirait sa lampe frontale.

Un puissant courant d'air chaud désembuait les vitres de la voiture de location. Les fûts sombres des grands arbres qui bordaient la route étaient impressionnants. Dans l'urgence de la tombée du jour, Xavier se laissait enfin aller à l'irrationalité qu'il n'osait d'ordinaire mobiliser. Il était à nouveau capable d'oublier le cadre académique de ses recherches pour retrouver intacte la fièvre qui l'animait lorsqu'il rêvait de transformer en métier sa passion pour

les trains électriques. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était ce que le terrain contenait d'effacements. À l'évidence, ce tronçon n'était déjà plus répertorié sur le réseau lorsque la ligne avait été définitivement abandonnée. Les archives ne mentionnaient pas le déferrage de la voie effectué dans les années 1990. Que les traverses de bois n'eussent pas été retirées, cela arrivait, mais il était rare qu'on oublie de la fonte sur place.

La nuit tombait, Xavier n'avait pas eu le temps de mesurer l'écartement des rails. Il faudrait qu'il vérifie s'il était compatible avec celui de la voie principale. Il devrait aussi poser des balises pour mesurer la déclivité car, à vue d'œil, il lui semblait qu'elle était supérieure à ce qu'indiquait le profil en long de la ligne qu'il cherchait. Sur ce tronçon, situé entre un viaduc et un tunnel, la rampe aurait dû culminer, en gros, à vingt-deux pour mille. Pourquoi avoir sciemment cherché ces complications techniques lors de la construction ?

Entre les rares villages, la route traversait de longues étendues inhabitées, pas une lumière ne venait tacheter la nuit. Xavier suivit un moment la camionnette d'un menuisier qui portait le même prénom que son frère, cela le fit sourire. Il se demanda dans quel état d'esprit il retrouverait Benoît tout à l'heure. La camionnette bifurqua vers une petite zone d'activité à l'entrée du village. Xavier continua le long de la rue principale et s'arrêta devant la gare, leur hôtel lui faisait face.

Le lendemain, en écartant les rideaux de sa chambre, Xavier constata que la brume avait envahi la place. On ne voyait pas à un mètre cinquante.

Depuis son réveil, il avait bien entendu la pluie ruisseler et s'engouffrer dans les gouttières, mais il n'imaginait pas que l'espace extérieur s'était empli d'une vapeur fantomatique impossible à traverser pour le regard. Il alla frapper chez son frère et le trouva à la fenêtre, perdu dans la contemplation de l'épaisseur laiteuse. Xavier s'approcha et tenta de comprendre ce que Benoît voyait qui aurait échappé à sa perception ordinaire. La pluie avait maintenant plus ou moins cessé, les gouttières ne gargouillaient presque plus, et une lumière venant de l'est perçait la blancheur.

Ce qu'il avait pris pour de la brume n'était qu'une colonie mouvante de nuages qui montaient de la rivière en contrebas, léchant les prés jusqu'à la voie de chemin de fer, avant de rencontrer l'asphalte un peu moins froid que la terre et se frotter à la pierre des façades. Un vent régulier s'était mis à souffler et poussait maintenant la masse ouateuse vers l'ouest, enroulant des volutes de vapeur au gré des obstacles sur lesquels elle se disloquait, ménageant chaque fois une percée pour la lumière du matin.

Benoît observait ce spectacle avec une concentration qui n'était pas surprenante pour qui le connaissait bien. Son frère eut le sentiment qu'il était capable de mesurer chaque caprice cinétique de la rencontre des nuages avec le monde matériel, chaque nuance de forme qui en résultait. Comme toujours, Benoît était en train d'inventorier ce qu'il connaissait déjà et pouvait donc reconnaître, ce qui pouvait être rapproché de quelque chose de connu et enfin, ce qui était parfaitement nouveau et devait donc être répertorié, puis fixé dans sa mémoire. Xavier s'assit sur un crapaud fleuri au pied du lit et contempla

les larges épaules de son frère qui masquaient complètement la vue vers l'extérieur. Sa tête immobile à l'extrémité de son long cou révélait une concentration extrême. Une vague d'émotion le saisit, comme toujours lorsqu'il constatait à quel point leurs mondes étaient distants. S'ils partageaient la même réalité, ce qu'ils en faisaient divergeait en toute chose. Xavier savait l'effort intense que Benoît était en train de produire et cela le bouleversa. Il profita d'un instant où il avait semblé se détendre pour se lever et poser la main sur son épaule. Son frère tressaillit à son contact, puis il se retourna avec un sourire énigmatique. Il avait faim, c'était l'heure d'aller déjeuner.

Dans la matinée, la lumière revint et la pluie reprit, torrentielle cette fois. Les caprices du ciel ne permettaient pas de retourner sur le site pour faire les vérifications prévues. Benoît était remonté s'enfermer dans sa chambre, inutile d'espérer un peu de compagnie. Xavier sortit acheter quelques journaux puis s'installa au bar du village, car c'était souvent en bavardant avec les habitués alignés au comptoir qu'il recueillait des informations utiles à ses recherches. Rapidement, on lui présenta un cheminot retraité. Malheureusement, l'homme n'avait jamais entendu parler d'une voie ferrée à l'endroit que Xavier lui indiquait tant bien que mal. Tout ce que le cheminot évoquait renvoyait au tracé principal.

Xavier avala son café et sortit du bar. Il entra dans la gare et consulta les horaires des trains pour Nîmes. Puisque la journée ne pouvait lui permettre de poursuivre ses fouilles, il décida d'aller la passer en ville.

ENFANCES

Les villes sont bien plus qu'un enchevêtrement d'habitations serrées, empilées, organisées et reliées entre elles par des passages censés faciliter la circulation. Lorsqu'une agglomération se dévoile à vous dans les premiers instants, c'est la généalogie de ses habitants qu'elle révèle. Cette première impression est la synthèse de tous les événements qui ont produit le chevauchement d'une toiture sur une autre, l'appui d'une extension sur un mur ancestral, le réemploi de blocs savamment taillés dans une nouvelle construction, condensés et ordonnés pour donner l'illusion d'une pensée architecturale. Les villes nous racontent des histoires. Qu'on en franchisse les portes à pied, en voiture, en train, qu'on y atterrisse en avion après les avoir survolées, la question demeure identique : comment habite-t-on ces endroits, comment les modèle-t-on pour son usage ?

Xavier arriva à Nîmes en fin de matinée et constata que les nuages accumulés sur les contreforts des Cévennes avaient épargné la ville. Il faisait doux, le ciel était lumineux, l'hiver refusait de s'installer. Face à lui, les arènes fermaient toute perspective de leur masse millénaire. Les grands platanes fraîchement élagués et pourtant centenaires semblaient

juvéniles. La promesse d'une belle journée le fit sourire.

Les villes qui s'enorgueillissent d'un passé antique affichent une morgue toute particulière, comme si leur histoire illustre les dispensait de construire un présent commun à tous. Nîmes n'échappait pas à la règle, le XIX^e siècle semblait l'avoir restructurée autour de son patrimoine, établissant une partition entre la bourgeoisie qui avait investi les collines et les étages des immeubles copiés sur ceux du baron Haussmann, et les travailleurs relégués près du sol dans cette cuvette étouffante en été et balayée par le mistral en hiver. Mais Xavier avait fréquenté la ville lorsqu'il était enfant et une autre vision des lieux, plus affective, se superposait à ce qu'il en percevait désormais dans une approche purement intellectuelle. Ce n'est pas de nostalgie qu'il s'agissait, mais de l'expérience d'un regard posé en dessous de celui des adultes. Ses yeux d'enfant voyaient d'abord à hauteur de genoux, puis de hanches, puis d'épaules avant d'émerger finalement de la foule. Il s'était repu des détails que la vision d'ensemble des adultes négligeait. Cela lui avait permis de construire différentes strates de sensibilité pour une même ville. C'est dans cette mémoire qu'il puisait aujourd'hui. Il connaissait suffisamment Nîmes pour se glisser dans ses interstices sans chercher à s'orienter. Il n'aurait même pas besoin de regarder la plaque pour reconnaître la rue Catinat lorsqu'il s'y trouverait.

Au hasard des boulevards et des ruelles, il flaira l'atmosphère de la ville, retrouvant immédiatement ce qu'elle lui avait apporté de chaleur, de liberté, mais aussi de pesanteur. Les séjours chez sa grand-tante Eugénie, d'où son frère était absent, lui avaient

donné accès à une certaine forme de stabilité, tant l'attention que requérait Benoît en permanence et aussi la reconnaissance de sa mère pour sa tante, le poids de leurs souvenirs communs, encombraient l'espace et figeaient Eugénie en une posture statuaire qu'elle perdait immédiatement lorsqu'elle se retrouvait seule avec Xavier. Elle répondait aux questions qu'il posait, ne lui cachait rien en apparence et, même sous la chaleur étouffante du mois d'août, les tourments de la vie se diluaient tandis qu'ils traversaient la ville pour aller déguster une polonaise chez Courtois après être passés chez la couturière déposer un corsage à reprendre. Une douche fraîche en rentrant, un maillot en éponge pour passer la soirée sur la petite terrasse contiguë au grenier, tout était ritualisé pour tenir à distance les mauvaises surprises du destin. C'est cette façon d'organiser un certain confort qu'Eugénie avait transmise à Xavier et c'est ce qu'il appelait "la solidité", une façon de bâtir son refuge face aux événements.

Que vient-on chercher sur les lieux de son enfance lorsqu'on aborde la cinquantaine ? se demandait Benoît. La paix, sans doute, avec soi-même, avec les autres, avec le passé. Une seule question demeurait, celle de la trajectoire, comprendre d'où l'on est parti pour en arriver là, quel a été le chemin. C'était une façon de commencer à envisager l'entrée dans le dernier âge de la vie en cherchant à déterminer quelle sorte de vieux on aimerait devenir. Ici, comme nulle part ailleurs, et sans doute parce qu'il n'y avait jamais habité, mais seulement séjourné pendant des périodes faciles à repérer, tout lui parlait d'enfance. Xavier savait depuis un moment déjà que lorsqu'on se penche sur ses jeunes années, ce ne sont pas tant

les siennes qui sont convoquées qu'une vision plus large de cet âge. Recourir à la réécriture, au fantasme, à l'appropriation d'événements que vous n'avez pas nécessairement vécus, répond à la question du statut de l'enfance dans une vie.

Dans la rue Catinat, Xavier constata que les fenêtres du premier étage avaient été garnies de jardinières en zinc où s'épanouissaient des succulentes et des herbacées qui produisaient un bel effet de verdure. Plusieurs familles de locataires avaient dû se succéder là depuis qu'Eugénie avait quitté l'endroit, les propriétaires avaient peut-être même fini par revendre l'appartement, mais quelque chose de l'esprit des lieux semblait avoir subsisté. D'autres qu'elle avaient bâti là, successivement, leur port d'attache provisoire, mais la modestie de ces végétaux un peu naïfs racontait encore quelque chose de sa tante.

Xavier se laissa dériver au hasard des intersections avant de comprendre que ses pas le menaient vers les jardins de la Fontaine. Il fit le tour des bassins avec délectation. Ce n'était ni son Luxembourg ni ses Tuileries, nul souvenir de parties de ballon, de culottes courtes en flanelle ou de bateau en bois poussé sur l'onde calme d'un bassin sentant la vase. Les lieux recélaient néanmoins une agréable mélancolie. Les grands arbres pas encore tout à fait nus, le murmure de la chute d'eau, l'étendue nonchalante et sombre dans les bassins, tout bruissait de milliers d'autres enfances que la sienne. Le jardin était vide, quelques pigeons gras se disputaient ce qui semblait être du gravier, mais devait pourtant abriter des fragments végétaux. Xavier s'assit sur un banc les bras grands ouverts sur le bois du dossier. Il